

Mais l'homme ne serait jamais rassasié. Sans cesse il demanderait, chaque fois augmentant, menaçant toujours et prêt, le misérable sans pitié et sans cœur, à exécuter ses menaces ! Du reste, elle venait d'être prise d'un découragement immense. A quoi bon plus longtemps lutter ! Il arriverait un jour où, fatalement, elle succomberait, un jour où elle serait obligée de tout dire, pour échapper à Patoche. Ce jour, elle le voyait s'approcher ! Sûrement elle n'y échapperait, à la terrible révélation, que par la mort. Et elle songeait à mourir.

Marjolaine lui avait pris les mains et la regardait avec tristesse. Mme de Cheverny ne s'en apercevait même pas. Alors, Marjolaine lui parla avec douceur :

—Madame, vous êtes triste, je n'ai pas le droit de vous interroger, ni de provoquer vos confidences, vous me connaissez depuis si peu de temps ! Cependant si vous saviez combien je vous ai aimée tout de suite, en voyant que vous chérissiez mon frère Jacques presque à l'égal de l'un de vos enfants. Ah ! cette affection-là m'a été tout droit au cœur, croyez-le, chère madame. Et s'il était en mon pouvoir d'adoucir le chagrin que je devine en vous, je serais bienheureuse de le tenter.

Mme de Cheverny ne put s'empêcher de pleurer.

—Merci, ma bonne Marjolaine. Je suis en effet, bien malheureuse, et je me sens perdue.

—Perdue ! dit la jeune fille avec effroi.

—Oui, c'est fini, perdue, déshonorée, méprisée bientôt peut-être par ceux qui jusqu'aujourd'hui m'avaient aimée et respectée.

—Oh ! voilà qui n'est pas possible, madame !

La comtesse hochait la tête. Puis elle se mit à considérer la lettre de Patoche :

—Je n'y répondrai pas, pensa-t-elle, et je le fuirai, je ne puis plus rien lui donner, que la volonté de Dieu se fasse.

Puis, à Marjolaine :

—Mon enfant, nous partirons ce soir pour les Aulnaies, ainsi que je vous l'ai promis. J'ai besoin de solitude. J'ai besoin aussi de votre affection si dévouée. Et, là-bas, aux Aulnaies, quand nous serons seules, je vous ouvrirai peut-être mon cœur, vous raconterai mes angoisses, vous direz pourquoi, si souvent, vous m'avez surprise tout en larme.

Et le soir même, en effet, elles étaient parties. Mme de Cheverny s'imaginait elle qu'en s'éloignant de Patoche, elle se mettait hors de son atteinte ? Si elle avait eu cette espérance, elle eût été bien vite dé trompée, car elle trouva aux Aulnaies une lettre qui l'attendait, lettre qui n'était que le double de celle qu'elle avait reçue à Nancy. Patoche prenait ses précautions. Il voulait qu'elle fût bien avertie. Cela renouvela les terreurs de la comtesse.

—Il me tient, se disait-elle sans cesse, je ne lui échapperai jamais.

Toutes les campagnes qu'elles avaient traversées pour se rendre aux Aulnaies étaient occupées par les soldats. Artillerie, infanterie, cavalerie, train des équipages, ambulances, services spéciaux, tout cela encomrait littéralement les routes. Les grandes manœuvres sont intéressantes pour toute la France, mais plus particulièrement les grandes manœuvres du 6<sup>e</sup> corps, placé à la frontière nouvelle, comme la sentinelle avancée de la patrie, destinée à recevoir le premier choc en cas de guerre avec l'Allemagne.

Lorsque Mme de Cheverny arriva aux Aulnaies, elle s'informa si l'on avait connaissance, dans les environs, du 145<sup>e</sup> de ligne. On ne put la renseigner, mais le lendemain on lui remit une dépêche du colonel, lui apprenant que son régiment avait l'ordre d'occuper les hauteurs voisines des Aulnaies et de défendre le château contre une attaque supposée de l'ennemi. Le régiment camperait en plein air, bivouaquant, mais le colonel disait à Marguerite qu'elle verrait assurément Bernard et Jacques auxquels il serait facile d'obtenir la permission d'aller l'embrasser.

—Quel jour ? interrogea Marjolaine.

—Le 7 septembre, c'est-à-dire lundi.

Et la comtesse pensait, le cœur serré tout à coup, que ce jour-là, elle ne recevrait pas seulement la visite de deux êtres aimés, mais celle aussi de Patoche toujours aux aguets, toujours veillant.

Les jours s'écoulaient ainsi. Mais les angoisses

de Marguerite augmentaient au fur et à mesure que s'approchait la date fatale. Un mot laconique de Patoche qu'elle reçut le dimanche lui fit comprendre que l'homme se rappelait et ne pardonnerait pas.

—J'espère que madame la comtesse ne me refusera pas le service que je lui ai demandé. Donc, à demain sans faute, aux Aulnaies, où l'un de mes correspondants de Nancy m'a appris que Mme la comtesse était en villégiature en ce moment.

Marguerite était acculée à une situation sans issue. C'était fini. Elle n'avait pas même essayé de réunir la somme énorme que le misérable exigeait. Il ferait ce qu'il voudrait pour se venger. Elle s'abandonnait à sa détresse, sans se défendre. Et elle attendait, passive, le coup qui allait la frapper. Seulement, elle ne résistait pas, ce jour-là, au désir de verser dans le cœur de la douce Marjolaine la confiance de ses épouvantes et de ses désespoirs.

—Je ne sais ce qui arrivera, dit elle, je ne sais ce qui se prépare. Peut-être suis-je sous le coup d'un grand et irréparable malheur. Je vous avais promis, ma chère enfant de tout vous dire. J'ai confiance en votre loyauté et en votre tendresse.

—Parlez, madame, et si je puis vous être bonne à quelque chose.

—Hélas ! non, ni vous ni personne.

Elle essaya ses yeux. Des sanglots l'étouffaient.

—Ah ! le passé ! le passé ! murmura-t-elle. Personne n'y échappe. Vous croyez qu'il est mort, lorsqu'il se réveille tout à coup.

—Est-il donc des hommes assez cruels pour vous faire de la peine, madame ?

—Un homme, oui Marjolaine, un homme qui s'acharne sur moi, fort d'un secret qu'il possède, et qui abuse de ce secret, comme de ma faiblesse.

—Pourquoi ne pas vous confier à votre mari ?

—Ah ! c'est que justement ce secret n'est pas connu de lui, et il ne faut pas qu'il le soit, et j'aimerais mieux mourir que de le lui révéler. Ah ! ma pauvre Marjolaine, vous ne connaissez rien de la vie encore ! Vous aviez cru que j'étais heureuse, n'est-ce pas ?

—Certes ! N'avez-vous pas tout ce qu'il vous faut pour cela ?

—C'est ma vie, cela, mon enfant. En apparence tout pour être heureuse, et misérablement désespérée, au fond. Pourtant, il faut bien que je le dise, pendant vingt ans les regrets, les souvenirs, les remords s'étaient adoucis, presque effacés.

—Les remords !

—Oui. J'avais cru, à force de tendresse et de dévouement, réparer la faute autrefois commise. Je m'étais promis d'y consacrer toute ma vie. L'amour de mon mari, l'affection de mes enfants, tout cela me faisait l'existence très douce, et j'étais presque heureuse, autant que je pouvais l'être avec mes souvenirs. Mais cela n'était pas juste, sans doute, et un homme est apparu qui depuis quelques mois me torture.

—Son nom ? le nom de ce misérable ?

—Vous le connaissez, Marjolaine. Son nom est revenu plusieurs fois sur vos lèvres, il vous a rendu service lorsque vous avez voulu vous établir à votre compte et acheter un magasin de modes.

—Patoche.

—Oui, Patoche est un misérable et un lâche. Ecoutez-moi.

(A suivre)

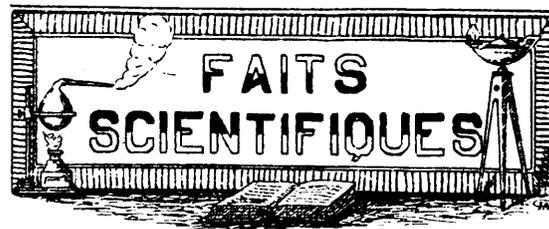
Le rêve est le pain quotidien de l'existence.—G. DROZ.

On ne persuade les sots qu'avec des sottises.—JULES BAGET.

Il ne faut pas juger les choses d'un temps avec les idées d'un autre.—JULES TROUBAT.

Avec tous les progrès des sciences, l'homme n'arrive qu'à se trouver un peu plus à l'étroit sur la terre.—G. TOURNADE.

J'ai très peu besoin de reconnaissance, et je suis assez indifférent à la critique.—Prince de BISMARCK.



**NOUVELLE INDUSTRIE.**—Il vient de se former, en Floride, une société ayant pour but l'élevage des alligators ou crocodiles d'Amérique et l'utilisation de leur peau. Les alligators vivants seront parqués dans une ferme à laquelle sera annexée une tannerie et une fabrique pour mettre en œuvre les peaux tannées dont on fera des portefeuilles, des porte-monnaies, chaussures, etc.

**PROGRÈS DE LA RACE NOIRE.**—Un ancien conférencier anglais disait qu'avant peu de siècles, la race nègre aurait complètement dominé et supplanté la race blanche dans les Indes Occidentales ou Antilles anglaises. Cette prédiction s'est réalisée presque en entier. En 1858, ces îles renfermaient 4,500 Européens et 1,500 Africains. En 1800, on y trouvait 30,000 blancs et 300,000 noirs et le dernier recensement a donné : blancs, 14,433 ; mulâtres ou sang mélangé de blanc et de noir à divers degrés, 109,946, et noirs purs, 444,186. On y trouve aussi, d'après ce recensement, 12,240 Chinois.

**LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES.**—D'après une statistique, le développement des fils télégraphiques dans le monde entier serait de 2,500,000 milles, c'est-à-dire assez pour faire cent fois le tour du globe terrestre ou pour embrasser cinq fois la terre et la lune dans un fil continu, et les États-Unis avec le Canada entrent là dedans pour 34/100. Abstraction faite de la part de ces deux pays où les lignes télégraphiques sont entre les mains de différentes compagnies, les divers gouvernements sont eux-mêmes propriétaires des lignes télégraphiques pour un montant de 95 %.

**NEIGE PERPÉTUELLE.**—Dans toutes les parties du monde où il existe des chaînes de montagnes très élevées, on rencontre des glaciers ou amas de neiges permanentes sur les sommets, mais à des altitudes différentes suivant les régions. Ainsi dans les Alpes, la limite des neiges perpétuelles se trouve à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer pour le versant nord, et à 3,800 pieds pour le versant sud. Dans les Pyrénées, cette ligne est à environ 8,950 pieds ; dans les Caucases, de 10,000 à 11,000 pieds ; dans les Himalayas au sud, à 12,980 pieds, et au nord à 19,620. Dans les Cordillères des Andes, en Bolivie, à l'est, à 12,920 pieds et à l'ouest à 19,520 ; au Chili près de Santiago, 12,870 ; au Mexique, 14,760. En Norvège, au sud, à 5,000 pieds et au nord, à 2,300 pieds ; au Kamchatka, 5,200 pieds et en Alaska, 5,200 pieds.

**VALEUR DE L'ARGENT.**—La valeur de l'argent a beaucoup varié avec les temps. A l'époque d'Abraham, une once d'or valait 8 oz d'argent ; 1000 ans avant Jésus-Christ, il fallait 12 onces d'argent pour une d'or ; 500 ans plus tard, il en fallait 13 onces et au commencement de l'ère chrétienne, 9 onces. En l'an 500, 18 onces d'argent valaient une once d'or ; en 1100, 8 onces ; en 1400, 11 onces ; en 1454, la valeur de l'or n'était que 6 fois celle de l'argent et dans le siècle suivant, époque de la découverte du Mexique et du Pérou, on pouvait obtenir une livre d'or avec deux livres d'argent. En 1600, l'or avait regagné beaucoup de terrain et valait 10 fois plus que l'argent ; en 1725, treize fois plus, juste comme 500 ans avant Jésus-Christ. Au commencement de ce siècle il arriva à 15 fois plus, et depuis 1876 l'or a atteint la plus haute valeur qu'il ait jamais eue étant vingt fois celle de l'argent.

**DANS UN FROMAGE.**—M. Adametz vient de publier, dans la *Nature*, le résultat de ses recherches microscopiques sur les êtres animés qui existent dans le fromage. Dans son étude sur l'Emmenthal, variété du fromage de Gruyère mou, il a trouvé les résultats suivants pour chaque gramme ou vingt-huitième d'once, une once valant 28 grammes : fromage frais 90,000 à 140,000 (par once 2,500,000) microbes ; cette population s'accroît rapidement avec le temps, ainsi, le même fromage vieux de 71 jours a donné 800,000 microbes au gramme ou plus de 22,000,000 par once. Dans un fromage mou de 25 jours plus dense que le précédent, M. Adametz a trouvé 1,200,000 par gramme (33,600,000 à l'once), et à 45 jours, 2,000,000 (56,000,000). Mais la population du fromage n'est pas également répandue dans toutes les parties, cette population étant au maximum vers les parties extérieures et allant progressivement en diminuant en gagnant le centre, les parties avoisinant la circonférence donnant de 3,600,000 à 5,600,000 microbes par gramme dans les fromages mous (100,000,000 à 150,000,000 par oz.). En prenant la moyenne de ces données, nous trouvons que douze onces de ce fromage ont une population de microbes égale au moins à la population humaine qui habite actuellement la terre. Vraiment, la science nous en apprend de belles, et beaucoup seraient tentés de regretter le bon vieux temps de l'ignorance naïve où le microscope n'avait pas été inventé et où chacun pouvait manger à son goût sans s'inquiéter des animalcules ou des champignons invisibles qui pullulaient dans les aliments à notre insu.

Oct. Currier.